...parti 17 nov
...parti 19 nov
...parti 19 nov
...parti 3 déc
...parti 3 déc
...parti 1er déc
...partie 7 déc
...parti 10 déc
...parti 15 déc
...parti 15 déc
...parti 16 déc
...parti 17 déc
...parti 16 oct
...parti 12 déc
...parti 15 déc
...parti 10 déc
...partie 28 nov
...parti 1er déc
...parti 21 oct
...parti 30 nov
...parti 4 nov
...parti 2 nov
...parti 9 déc
...parti 2 nov
...parti 18 déc
...parti 3 déc
...partie 7 déc
Warwley, parti 10 déc
...parti 6 déc
...parti 21 nov
...parti 1er déc
...parti 15 déc
...partie 1er juin
...parti 29 nov

FRANCE
ROYALE, 31.
demandée sur les noms suivants d'absence, leurs donner avis au

1892.

Virginie Grimbert, Emile, Pierre, Barthélemy, Lacoste, Baptiste, Joseph, Gaston, François, Joseph.
Lemaire, Raymond, Monjonlon, Léon (2)

de France.
G. MEYRIER.

BARBIER,
de S. Fournier,
Bijoutier,
ROYALE, 66
Bienville et Conti, Nouvelle Orléans.
DIAMANTS, BIJOUTERIE.

Théâtre, Pince-nez!

E BARONNE,
octobre,
les affaires de
WALD CO
du Canal
ORLEANS

FRANÇAIS
Echo de Paris, Figaro, Gil Blas, Intransigeant, Lanterne, Petit Journal, Petit Parisien, France Mode, Mode Nationale, P. Echo d Mode, Bon Journal, Caricature, Eclipse, Jnal. Amusant, Jal. des Voyages, Monde Comique, P. Jnal. p. rire, Scien. Ftrée, etc.
Y & Cie.
NEW YORK
LA LIBRE!
Marchands

CITY
CLUB
prochain, 14 décembre, à 1.30 au lieu de 2
plus chaque jour.

J. S. LANDRY
Agent général pour le Frêt et les Passagers

&CO
EN GROS.
LIQUEURS

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 DECEMBRE 1892.

66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 26 DECEMBRE 1892.

Dutour & Dumez.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FRANCE ET BELGIQUE.

AU CONGO.

Plusieurs journaux annoncent que les négociations ont recommencé au quai d'Orsay avec les représentants de l'Etat du Congo au sujet des limites septentrionales de l'Etat. L'information—écrit M. Auguste Pichel, dans la *République française* du 6 décembre — est, croyons-nous, exacte, et bien que la crise ministérielle ait dû interrompre ces nouveaux pourparlers la question de l'Oubangui reste toujours dans la phase diplomatique.

Nous avons assez fréquemment exposé ici le litige pour pouvoir le rappeler en quelques mots: les agents de l'Etat libre ont occupé des territoires situés au-delà des limites que l'Acte général de la conférence de Berlin, modifié en partie par une convention ultérieure avec la France, a reconnues à l'Etat libre. Lorsque nous avons voulu faire à notre tour acte d'occupation, on a essayé de justifier cette usurpation en droit. Mais les deux principaux des systèmes imaginés (pour plus de sûreté, on en avait soutenu plusieurs à la fois, sans réfléchir qu'ils se concilieraient mal entre eux) ont été facilement réfutés. Le premier, d'après lequel la convention avec la France serait inexécutable, attendu que le 4e parallèle, contrairement à l'hypothèse de cet acte diplomatique, ne rencontrait pas le véritable cours de l'Oubangui, a été anéanti par les faits: il est bien démontré aujourd'hui que l'Ouellé est réellement la branche maîtresse de l'Oubangui. Le second, plus en faveur aujourd'hui, semble-t-il, soutient que la délimitation avec la France s'arrête au point où l'Oubangui-Ouellé est coupé par le 4e parallèle, ce degré n'étant lui-même qu'une limite minima fixée par la conférence de Berlin; il est également réfuté par des arguments tirés du texte même de la convention franco-congolaise et de l'esprit de l'Acte général de Berlin. De plus, il est absolument infirmé par ce fait que les points les plus fortement occupés par les Belges, Banguso, sur le M'bomou, et Yakoma, en aval du confluent de l'Ouellé et du M'bomou, sont précisément situés dans une région qui, d'après cette théorie même, est incontestablement française.

Dans ce conflit, la France a donc mille fois raison, et les Belges n'ont, en réalité, qu'un seul argument: la possession. Mais, contre le droit, la possession n'a point de valeur. Serait-il vrai, pourtant, comme paraissait l'admettre, hier, un de nos confrères, que l'Etat du Congo ait acquis, par le fait des dépenses et sacrifices de toute nature que l'occupation des territoires contestés a entraînés, des droits à une sorte "d'indemnité" qui pourrait servir de base à une sorte de frontière? L'usurpation deviendrait une source d'obligations, voilà une conception nouvelle, qui pourra sembler plaisante à un esprit un peu juridique ou simplement équitable! Examinons pourtant ce prétendu droit. Croit-on que les agents de l'Etat libre n'aient pas largement payé leurs frais d'occupation en effectuant ce qu'on a appelé la rafle de l'ivoire dans les vallées du M'bomou et du M'bili, en violation d'ailleurs de la liberté de commerce stipulée par l'Acte de Berlin, et ne serions-nous pas bien plus fondés à réclamer une indemnité nous qu'on oblige à organiser des expéditions coûteuses pour arracher des mains d'envahisseurs étrangers des territoires qui ne nous seront rendus que dépouillés de leurs principales richesses, l'ivoire et le caoutchouc?

Mais cette considération n'est pas la seule, et la question est moins simple que ne paraît le croire le *Journal des Débats*. La région qu'on nous dispute renferme l'une des meilleures routes du haut Nil. La question du M'bomou est si intimement liée à celle du Soudan égyptien qu'on ne saurait l'en séparer. Et qui pourrait dire que la France puisse se désintéresser du sort de cette partie du continent africain? Or, justement, il semble qu'on cherche en ce moment à régler sans nous cette question. Une expédition belge, on le sait, a pu, sans soulever aucune protestation de la presse anglaise, passer du territoire du Congo dans le bassin du Nil, arriver sur les bords du fleuve égyptien, et rien n'indique qu'elle songe à revenir en arrière. Ces choses peuvent-elles se passer sans l'agrément préalable de l'Angleterre, si jalouse naguère des progrès de ses rivaux allemands dans les mêmes parages? Nous ne le croyons point, et nos soupçons prennent de plus en plus de force en voyant les Belges si obstinés à conserver leurs postes du M'bomou et à nous imposer comme condition de leur retraite la fixation d'une frontière qui limiterait définitivement les possessions françaises du côté de l'Est.

Il faut, en ces matières, voir un peu plus loin que les sympathies naturelles et que la commodité du moment. Il nous serait certes agréable d'entretenir de bonnes relations avec nos voisins du Congo, que nous désirons sincèrement voir prospérer, mais à la condition qu'ils restent chez eux et ne se mettent pas dans le cas d'être soupçonnés de faire le jeu d'autres puissances. C'est pourquoi nous espérons que notre gouvernement continuera au Congo sa politique énergique et que nos diplomates, au quai d'Orsay, ne se départiront pas de leur sagace prudence.

Dictionnaire fin-de-siècle:

Bonheur.—[illegible]—Pierrots de [illegible].

Chinois.—Prisonnier dans un petit bocal.

Fumeur.—[illegible] est tout est grand, mais dont les portes sont si basses, qu'il faut se courber pour y entrer.

Oculiste.—Le seul homme à qui le doigt dans l'œil réussisse.

Paralysie.—Inaction du porteur.

Enrouement.—Prise de voile pour le larynx.

La Marseillaise.—Chant de bataille.

Les enfants terribles.

Le Père.—Je vous avais promis un lièvre pour dîner, mais ma cuisinière l'a manqué.

Bébé.—C'est pas la cuisinière, c'est toi qui l'as manqué.... tu sais bien, j'étais avec toi!

Calino court vainement à la recherche de son avoué; il arrive tout essoufflé au domicile de l'homme de loi.

—Maître Chamousset? demande-t-il.

—Il est au jardin, monsieur.

—Au jardin? Eh! que diable! ce n'est pas la place d'un avoué! Il devrait être à la Cour!

Guibollard parle des rues de Paris et des noms des grands hommes qu'on leur donne.

—La rue Réaumur, soit! Réaumur était un physicien distingué; il a inventé le thermomètre, il doit être honoré par la postérité. Mais quelle injustice! son collègue Centigrade n'a pas même une petite ruelle....

La chasse en Gascogne:

—La bête [illegible] par petits bonds, raconte un [illegible] terrible Nemrod, et je la suivais avec la [illegible] d'un Indien..

—Brrr!!

—Je voulais finir de l'exa[illegible]miner avec le [illegible] de mon fusil.

—Mais, pardon, quelle bête était-ce?

—[illegible]!

Fin de deuil:

—Votre frère vient de se remarier?

—Oui.

—Après neuf mois de veuvage. C'est tôt!

—Que voulez-vous? il n'a pas voulu passer trop tristement l'anniversaire de la mort de sa femme!

FEUILLETON.

Jacques l'Honneur.

—PAR—

Léon Saxie et Georges Grison.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CRIME [illegible]

[illegible] (Suite.)

Sa famille avait, lors des perturbations politiques de la fin du siècle dernier, été forcée de s'exiler en France. Ne voulant pas habiter l'Europe, chez des peuples qui allaient combattre la patrie qui les chassait, mais qui leur restait chère quand même, ses parents allèrent élire domicile désormais sur ce nouveau continent dont Lafayette avait montré le chemin aux français.

C'est ce qui expliquait, malgré sa nationalité américaine, son nom français et même ses façons, son allure toute parisienne.

Mais s'il était élégant et distingué comme physique, sa figure n'était rien moins que jolie.

Ses yeux, d'un noir de jais, petits et abrités sous d'épais sourcils, étaient vifs et brillants. Par moments, ils lançaient de furtifs regards comme ceux d'une personne qui appréhende quelque événement, qui redoute quelque surprise. C'était chez lui un tic que ce mouvement nerveux.

Sur son visage tiré et lassé se voyaient les traces de la vie de plaisirs et de fatigues qu'il menait.

Sa figure, aux pommettes très saillantes, au menton petit et carré, aux lèvres minces, avec ses yeux étranges, présentait au premier abord une sorte d'énergie et de rudesse, et causait une impression que l'on ne savait pas exactement définir.

Malgré cela, c'était un homme charmant, fort agréable, bien élevé, quoique d'une politesse un peu exagérée peut-être.

C'était un parti très enviable, très recherché, et Mme Bertin pouvait se montrer fière de son gendre!

—J'étais justement en train de parler de vous, cher marquis, lui dit-elle, et je disais du mal, beaucoup de mal.

—Cela m'étonne de votre part, lui répondit-il en prenant près d'elle la place qu'elle lui avait faite, et cependant je le mérite bien.

—Et tu as bien raison, s'écria le vicomte de Champenbleu....Figurez-vous, mesdames, qu'il vient de se laisser gagner quarante mille francs par le commandant Castillac!....

—Quarante mille francs!.... fit-on à la ronde, en regardant plus curieusement encore le marquis.

—Tu as perdu? lui demanda Ketty, vivement, inquiète, cessant tout à coup son rire bruyant.

—Perdu et payé, oui, ma chère Ketty.

—Ah! fit la jeune femme en interrogeant avec anxiété son frère du regard.

—J'ai perdu et j'en suis très heureux, poursuivit le marquis après un court moment.

—Très heureux! Ah! c'est bien de vous! s'écria Mme Bertin. Et pourquoi êtes-vous heureux de perdre de l'argent?

—Parce que c'est tout simple: Malheureux au jeu......

—Heureux en ménage! acheva la femme du banquier. Ah! ce diable de marquis! En a-t-il de l'esprit? En avez-vous, de l'esprit?......

Et pour mieux accentuer sa joie, elle donna un coup avec son poing sur l'épaule de son futur gendre.

Ce geste, plus que familier, n'échappa pas à ses invités qui se regardèrent avec un sourire narquois.

—Aussi, quand vous n'êtes pas là, continua-t-elle, il me manque quelque chose.... Où êtes vous donc passé depuis une heure qu'on vous cherche?

—Moi, mais je suis un peu partout.

—Un peu partout.... Je proteste, s'écria le vicomte, car j'y suis allé et je ne t'y ai pas trouvé.... Ces dames étaient inquiètes.... Nous avons cru un moment que tu avais fait comme M. Varlay, que tu étais allé déjà te coucher, pour ne pas manquer l'heure de ton bureau demain matin.

—M. Varlay est déjà parti? demanda vivement le marquis.

—Dame oui.... cela t'étonne? M. Varlay est un caissier vertueux qui se lève à l'aurore.... quand tu vas te coucher, toi.

—Et il y a longtemps que M. Varlay est parti?

—En quoi cela peut-il t'intéresser.

—En rien! En rien! répondit le marquis d'une façon fiévreuse, parlant à mots saccadés.... Je te demandais ça.... au fait, je ne sais pas trop pourquoi.... pour causer.... Mais ce caissier ne peut me toucher en rien.... Il ne me préoccupe d'aucune façon.... Tu ne peux pas me parler d'autre chose?

Ce court dialogue entre le vicomte et M. de Montgerbois, surtout la manière brusque dont le marquis interrogeait son ami et lui répondait, jeta un léger froid dans le cercle tout à l'heure si animé.

Mme Bertin s'était tue, regardant ébahie son gendre; Jeanne fixait sur lui ses beaux yeux, cherchant à deviner ce qui agitait ainsi celui qu'on lui donnait comme époux; Ketty inquiète n'avait pas repris son rire bruyant et le vicomte, comme assommé par cette sortie inattendue, s'était enfoncé dans un fauteuil.

Le marquis s'aperçut du malaise provoqué par son mouvement d'énervement. Il se calma et aussitôt reprit tout son sang-froid ordinaire.

Profitant habilement de la circonstance heureuse qui faisait que juste en ce moment l'orchestre commençait la ritournelle d'une valse, il se leva et dit en riant:

—Mesdames, pour un caissier absent vous n'allez pas ainsi rester sans danser. Faut-il que je vous donne l'exemple?

Et tendant son bras à sa fiancée:

—Mademoiselle Jeanne, voulez-vous m'accorder cette valse?

—Je regrette, répondit elle, mais je désirerais ne pas danser.

—Comment, s'écria Mme Bertin en se tournant vivement vers sa fille, tu refuses de danser avec le marquis!

—Mère.... M. de Montgerbois m'excusera, mais....

—Rien du tout!.... Lève-toi, et m'écoute! Va danser.

Jeanne obéit à sa mère, elle prit le bras du marquis et entra dans la salle de danse à la tête du groupe des danseurs.

—Le marquis est bien nerveux! fit observer une dame.

—Parbleu! on a beau être très riche; perdre de l'argent, ça n'est pas agréable.

—L'émotion de ses fiançailles y est aussi pour quelque chose.

—Et cet imbécile de vicomte qui va lui parler de M. Varlay. Le marquis est comme moi.... il ne peut souffrir le caissier de mon mari.... Nous ne savons pas pourquoi, mais à tous deux il nous est antipathique au dernier degré.

Mme Bertin se serait probablement étendue davantage sur le compte du caissier—qui, on le voit, n'avait pas le bonheur de lui plaire—si le commandant de Castillac n'était entré à ce moment dans son petit cénacle.

—Madame, lui dit-il, votre fête est superbe, je vous en félicite, mille dious! Il me plairait beaucoup de rester jusqu'à la fin, croyez-le.... mais je me retire et je viens vous prier de m'excuser.

—Vous nous quittez déjà, commandant? fit Mme Bertin.

—Avec regret.... Mais ce voyage de Bordeaux ici.... Vous savez, le chemin de fer n'est pas mon fort.... Quand on a l'habitude de la mer, le trimballement du wagon.... ça tue un homme.... Au lieu de construire ce satané de cap de Dious de chemin de fer, on aurait cent fois mieux fait de creuser un bon et large canal pour venir sur un navire de Bordeaux à Paris! Eh! eh! avec ça, j'ai fait des courses toute la journée.... Bref, je suis moulu, et je vous prie madame de m'excuser.... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Vous êtes tout excusé, commandant.

—J'aurais bien voulu voir Bertin, mais il est introuvable. Faites lui mes amitiés.... je le verrai demain.—Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Et attendez.... que je vous demande quelque chose, lui crie Mme Bertin en le retenant par la main.... comment avez-vous pu battre le marquis?

—Té! j'avais les atouts, [illegible].... je gagnais.... ce n'est pas plus difficile.

—Vous lui avez gagné une assez jolie somme, fit miss Ketty, vous devez être content de votre soirée?

—Moi? non! [illegible] plus qu'un autre [illegible] Mes pauvres, [illegible] différent.

—Vos pauvres?

—Oui, mesdames. Tout l'argent que je gagne par le jeu, je le mets dans une cassette—la réserve des malheureux—tel qu'on me le donne, paquet par paquet, billet par billet, rouleau par rouleau, et je n'y touche plus, jusqu'à ce que j'aie besoin pour le donner à quelque pauvre diable.

—C'est peut être pour cela que vous avez pu battre le marquis?

—Tenez.... son argent est là dans ma poche, plié encore comme il me l'a remis.... en quatre paquets.... tenez, voyez.

—Ils sont encore épinglés, avec le petit talon de papier.

—Eh bien, tels que vous les voyez, ils vont rester dans leur casier de la banque des pauvres jusqu'à ce que leur tour arrive d'être pris pour soulager une misère.... Je me fais un scrupule d'y toucher pour un autre but.

—C'est très beau, très beau, commandant!

—Non, c'est une habitude!.... Il est même des gens qui appelleraient ça une manie.... Je suis un maniaque à ma façon. Que voulez-vous, les Méridionaux sont si originaux, comme disent les Parisiens! Sur ce, mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer!

Et il sortit, traversant le salon de danse et se garant des couples de danseurs emportés par le rythme enivrant d'une délicieuse valse allemande.

L'orchestre en était arrivé à ce passage lent et doux qui partage toutes les valses et semble être le repos nécessaire qui, après la fougue des premières figures, permet aux danseurs de s'élancer dans le tourbillon captivant avec une nouvelle ardeur.

Tout à coup, dominant l'orchestre et rompant brusquement le charme de la mélodie, retentit au milieu de toute cette fête, de toute cette joie, un long et sinistre hurlement.

Un chien pleurait la mort!

III

APPEL A LA MORT.

Quand la nuit le chien hurle ainsi, on croit à quelque chose de si douloureux, de si plaintif, qu'elle ressemble à s'y méprendre aux sanglots d'un homme.

Les esprits les moins superstitieux ne peuvent, en l'entendant, se défendre d'être empoignés par l'émotion.

La croyance populaire veut que ce hurlement signale l'approche de la mort qui vient visiter la maison.

Bien rarement, hélas, cette croyance est démentie.

Le lendemain de la nuit où le chien a hurlé et gratté la terre en gémissant, presque toujours on apprend qu'un parent, un ami nous a quitté pour jamais.

Aussi tout le monde dans le bal fut-il impressionné quand ce hurlement, éclatant tout à coup et dominant les bruits de la fête, emplit le resplendissant et joyeux hôtel de deuil et de terreur.

Les danseurs s'arrêtèrent, l'orchestre cessa de jouer.

—Mon Dieu! s'écria Jeanne, pourvu que ce ne soit pas chez nous que la mort qui passe s'arrête!

—Bah! légende que tout cela! dit le marquis d'une voix tremblante qu'il cherchait à assurer.

Il était pâle et aussi impressionné que les autres.

—Légende!—continua-t-il—histoire de vieilles gens! Continuons à danser.

—Ne riez pas, marquis! lui dit gravement Jeanne, ne riez pas! La mort plane aux alentours, sur notre toit peut-être!

—Rassurez-vous!.... C'est quelque chien qui hurle après la lune..

Et s'adressant aux musiciens:

—Allons. l'orchestre.... au galop, vite un galop!

Personne n'eut le courage de bouger.. ni musiciens ni danseurs.

Tous les cœurs battaient, pleins d'angoisse.

On écoutait si, au dehors, le sinistre cri du chien n'allait pas encore se faire entendre.

Au milieu de ce silence et semblant sortir de derrière la grande porte du salon un second hurlement retentit, bien plus prolongé, bien plus douloureux que le premier.

Cette fois la frayeur fut générale. Les groupes se désorganisèrent, les jeunes filles effrayées coururent près de leurs parents chercher abri et protection.

Des salons de jeux les hommes étaient accourus, et les dames qui entouraient Mme Bertin, plus mortes que vives, demeuraient sans souffle, prêtes à fuir....

On était anxieux; sans discuter ce sentiment,—sans se raisonner,—tout le monde avait peur.

Tout à coup, un immense cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines haletantes.... Ce fut aussitôt un sauve-qui-peut général!

Par la grande porte du salon venait d'apparaître un homme, effrayant, épouvantable, plein de sang......

A peine vêtu, les yeux hagards—comme ceux d'un fou—les cheveux blancs embroussaillés.

Son linge, sa figure, ses mains, tout était horriblement taché de sang.

C'était Baptistin, le vieux serviteur de confiance de M. Bertin que nous avons vu tout à l'heure dormir près de la caisse dans les bureaux de la banque.

Son chien Bibi le suivait.

A la vue de tout ce monde, l'animal fit entendre encore son long hurlement—son appel à la mort....

Baptistin entra dans le salon, remuant ses bras sanglants, comme pour chercher un appui, ouvrant la bouche pour parler, mais rien ne put sortir de sa gorge serrée, si ce n'est un bruit rauque, un mot incompréhensible.

Il fit deux pas et n'eut pas la force d'aller plus loin; il tomba comme anéanti sur un fauteuil.

Alors dans le silence un grand cri retentit, et tandis que toutes les personnes présentes, comme figées par l'effroi n'osaient bouger, miss Ketty—la belle et rousse Américaine—s'était précipitée et avait pris dans ses bras la tête du vieux serviteur et la couvrait de baisers.

Ce spectacle aussi imprévu que lugubre augmenta encore la surprise et l'horreur de chacun.

Mais le marquis abandonnant brusquement sa danseuse,—Jeanne Bertin—avait bondi jusqu'à sa sœur.

Il la prit par les poignets, la secoua fortement deux ou trois fois, la regarda les yeux brillants d'un feu étrange—magnétique—dans les yeux, lui dit quelques mots rudes, impérieux, à demi-voix, les dents serrées.

Miss Ketty, sous cette influence, tout à coup se laissa aller sans connaissance.. inerte.... et le marquis l'emporta dans une pièce voisine, comme il eût emporté un cadavre....

Cette scène étrange ne dura qu'une minute, et l'attention arrêtée par elle, quand le marquis fut sorti avec sa sœur, se reporta aussitôt sur Baptistin, sans mouvement dans son fauteuil.

Maurice Bertin était déjà près du vieillard.....

—Baptistin, lui disait-il,... Qu'y a-t-il?.... D'où vient ce sang?.... Tu es blessé?

Jeanne, très pâle, les sourcils froncés, les yeux pleins d'énergie, s'était approchée du vieux serviteur, en même temps que son frère.

—Le malheureux! s'écria-t-elle, c'est pour lui que le chien hurlait!.... C'est lui que la mort a frappé....

De son fin mouchoir, elle essuyait la figure du vieillard, tandis que Maurice lui jetait de l'eau fraîche pour lui faire reprendre ses sens......

Le marquis, qui était revenu, suivait cette scène avec anxiété....

—Laissez-donc, Jeanne, ce n'est pas votre affaire de soigner les domestiques.

—Pourquoi ne pas soulager ce vieillard......Qui sait si ce n'est pas une main criminelle qui l'a mis en cet état!

—Bah! ce n'est rien, répondit le marquis, essayant de railler....Ce n'est rien...Le bon vieux aura manqué une marche et sera tombé dans l'escalier.... Revenez, mesdames, revenez....

Mais sous l'action bienfaisante de l'eau glacée, Baptistin reprenait connaissance.

—Voyons, lui demanda encore Maurice, que t'est-il arrivé? tu es tombé?

—Non! Ah! monsieur! mon pauvre monsieur! s'écria le vieux serviteur en gémissant, tandis qu'un torrent de larmes coulait de ses yeux.

—Eh bien? demanda Maurice, ne saisissant pas;

—Monsieur! mon maître!

—Mon père? s'écria Jeanne, qui pressentait l'horrible révélation.... Mon père!.... Parle, parle donc!.... qu'est-il arrivé à mon père?

—Mort!....

—Mort!....

Comme s'ils n'avaient pas compris, Jeanne, Maurice, le marquis, toutes les personnes présentes firent encore répéter au vieillard le terrible mot qu'il venait de prononcer.

—Mort!

Mme Bertin était accourue. Elle avait pris le bras du marquis.

—Qu'est ce qu'il dit?

—Le vieux divague, répondit M. de Montgerbois, s'efforçant de sourire. Ras[illegible]-vous. Il est fou, vous voyez bien! Son âge!.... sa chute, lui ont dérangé le cerveau!

Mais Jeanne avait pris dans ses mains celles du vieillard.

—Parle, lui criait-elle... Mon père?.... Mort!.... Cela ne peut être! Il n'y a qu'un instant il était parmi nous, heureux et plein de vie!.... Comment veux-tu qu'il soit mort!.... Parle!

—Laissez, fit le marquis, Jeanne, quittez ce spectacle peu attrayant. C'est assez qu'il ait rendu ma sœur Ketty malade. Ne le voyez pas en ce moment, déjà si impressionnable.... Allons, qu'on emmène coucher le bonhomme.... Ce malheureux n'a plus sa raison! Voyez, ses yeux sont vagues, indécis.... Il ne doit reconnaître personne!.... Baptistin!... Baptistin, me reconnais-tu?....

A cette question le vieillard releva la tête.

J'ai toute ma raison, monsieur le marquis! dit-il d'une voix assurée, en fixant bien son interlocuteur.... J'ai toute ma raison, et je vous reconnais parfaitement.... Vous êtes le marquis Gaston de Montgerbois.

Le marquis, malgré lui, fit un pas en arrière.... Il avait perdu de son aplomb sous le regard du vieux domestique; une grande pâleur couvrait son visage.

Baptistin se dressa et quitta le fauteuil.

—Non, je ne suis pas fou, hélas! Ah! mes enfants! mes pauvres enfants.... continua-t-il en s'adressant à Maurice et à Jeanne.... Non je ne suis pas fou!

—Mais ce sang dont tu es tout couvert?

—Ce sang.... ah! c'est le sien.... le sang de mon malheureux maître....

—De mon père! s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

—Assassiné!

—Assassiné!

A ces mots la terreur, que la curiosité seule retenait encore, déloge chez tous les invités. Ils quittèrent aussitôt ce salon où le deuil et les larmes entraient si brusquement au milieu de la fête.

Ils étaient venus pour danser et non pour assister à des scènes lugubres.

Seuls, quelques rares amis demeuraient, voulant connaître la fin d'un drame dont le prologue si terrible et si imprévu promettait une suite effroyable!

Mais l'effort fait par Baptistin pour répondre au marquis avait épuisé le peu d'énergie qui lui restait.

Il retomba dans le fauteuil.

Le docteur Molongeot, un ami de la maison, s'approcha du vieillard pour lui appliquer les ressources de son art.

Jeanne maintenant était comme affolée.

Elle avait pris dans ses mains celles toutes sanglantes de Baptistin et les secouait avec force.

—Mon père! lui disait-elle, je veux mon père..... Où est-il?

—Calme-toi, Jeanne, lui dit le docteur.... ne torture pas ce vieillard.... Il ne peut te répondre....

—Oh! mais alors.... qu'on cherche. Je veux mon père! Maurice, informe-toi, monsieur le marquis.... cherchez aussi.... Vous voyez bien que Baptistin ne peut parler.... Il faut porter secours à mon père!.... Il est tombé peut-être! il est blessé!.... Oh! c'est affreux.... savoir que son père souffre et ne pas pouvoir le secourir!.... Ne pas savoir où il est!

Comme s'il voulait calmer la douleur de la jeune fille, le chien tour à tour léchait les mains de son maître et celles de Jeanne.

—Oh! s'écria la jeune fille, frappée par une idée soudaine.... Tu vas me le dire, toi!.... hein Bibi!.... Tu sais où est mon père.... Mène-moi.... Viens conduis moi près de lui.

L'intelligent animal, comme s'il avait compris ces paroles, fit entendre—mais tout doucement, pareil à une plainte, à un sanglot—son hurlement de douleur, puis il se mit, tout en gémissant, à marcher vers la porte du salon.

De son museau il souleva la portière de peluche sur laquelle tout à l'heure il était entré à la suite de son vieux maître.

—Je te suis, lui disait Jeanne, je te suis.... mon bon chien.

Elle courait derrière l'animal, tout entière à sa douleur, n'ayant plus conscience de son état présent et ne pensant plus qu'à son père qu'elle adorait!.... son père qu'elle s'attendait à trouver malade.... blessé.... gisant en quelque endroit par terre, sans secours!

Maurice, remettant sa mère évanouie aux soins du marquis et docteur Molongeot, se précipita à la suite de sa sœur.

—N'y va pas, Jeanne, n'y va pas!.... lui criait-il, cherchant à la rejoindre.

Il ne voulait pas que le spectacle horrible qu'il prévoyait pût frapper les yeux de la jeune fille.

Mais Jeanne était déjà dans l'escalier qui relie les appartements de la famille Bertin aux bureaux de la maison. Son frère ne put la rejoindre à temps, elle touchait déjà à la sinistre porte de fer.

Les quelques rares amis et Maurice étaient encore dans l'escalier avec les domestiques portant des flambeaux.

Jeanne, suivant toujours le chien, poussa la porte de fer et entra dans le bureau.

Mais au premier pas son pied buta contre un obstacle qui dans l'obscurité—que ne chassaient pas tout à fait les lumières des domestiques, encore au bas de l'escalier,—n'apparaissait que comme une masse indécise, par terre.

Jeanne se baissa et la toucha de la main.

Elle sentit un corps.

—Père.. dit elle, remplie d'émotion.. père, est ce toi? Réponds, père.. mon petit père.. es-tu mal?...

Tout en parlant, Jeanne promenait ses mains sur le corps, voulant se rendre compte de sa position, savoir comment il était placé.

Elle rencontra une main, remonta le bras, atteignit l'épaule, puis enfin la tête.

De ses doigts elle caresse la figure, cherchant à la reconnaître au toucher seulement.

Mais quelque chose de tiède, de gluant lui coulait dans les doigts et l'empêchait de bien définir ce qu'elle touchait.

—Eclairez donc! cria-t-elle.

Ceux qui l'avaient suivie arrivaient, les flambeaux des domestiques emplirent enfin de clarté toute la salle.

Un cri d'épouvante et d'horreur s'échappa aussitôt de toutes les poitrines.

Jeanne à genoux tenait dans ses mains une tête horriblement fracassée, toute ruisselante de sang, hideuse dans l'expression que la mort subite lui avait donnée.

Ce n'était plus qu'un épouvantable amas de chairs et d'os broyés ensemble.

Tout le corps était entouré par la large mare de sang qui en découlait.

Jeanne poussa un cri terrible.

—C'est lui, mon père!

Et aussitôt, sans répugnance pour tout ce sang, sans effroi, n'écoutant que son amour filial, elle embrassa à pleines lèvres cette tête effrayante.

—Mon père, disait-elle.... tu es blessé.... tu souffres.... Réponds.... C'est moi!.... M'entends-tu?......Moi, ta petite Jeanne...... Réponds....

Mais le corps ne bougeait pas, et dans cette tête brisée qu'elle avait doucement appuyée sur ses genoux—parmi les plis de sa robe de bal!—les yeux grands ouverts restaient fixés sur elle, glauques, vitreux, immobiles.

Le banquier Claude Bertin était mort....

Maurice, un moment atterré, s'était jeté à genoux près de sa sœur et pleurait sur son père....

Le spectacle était navrant.

On dut emmener de force les deux jeunes gens.

Seuls, les amis, les domestiques, le docteur Molongeot restèrent autour du cadavre, en attendant le commissaire de police qu'on était allé prévenir....

Dès maintenant, sur cet assassinat commis dans des circonstances extraordinaires—et qui depuis a pris place parmi les crimes les plus célèbres—plane un étrange mystère!

Cette mort si imprévue n'est que le prologue d'un drame poignant.

M. Bertin n'est que la première des victimes; bien d'autres hélas vont endurer des tortures diverses et cruelles à travers des péripéties sans nombre, jusqu'à ce qu'enfin justice soit faite et qu'en grand jour soient révélés la signification de l'odieuse énigme et le mot de l'horrible secret.

IV

AVANT LE CRIME.

Mais avant de suivre l'enquête à laquelle la justice va procéder, il est nécessaire, pour la bonne intelligence de toutes les scènes qui vont se dérouler à la suite de ce crime, de remonter à la première moitié de la journée qui a précédé le bal de l'hôtel Bertin et l'assassinat du banquier.

Les guichets sont fermés, les employés déjà partis. Il est dix heures. M. Bertin, dans son cabinet de directeur, seul devant son bureau, examine les diverses pièces que lui présente M. Jacques Varlay, son caissier principal.

—Voici, dit le jeune homme au banquier, la feuille de caisse.

—Bien. Merci.

M. Bertin [illegible] et vérifia en un clin d'œil, pour ainsi dire—aussi rapidement que nous lisons une ligne de livre—les longues colonnes de calcul.

—C'est parfait, fit-il au bout d'un moment en apposant sa signature au bas de la feuille, vous pouvez vous retirer, mon ami. Pour ce soir, je n'ai plus besoin de vos services.

Et il lui tendit la main. Jacques Varlay la prit et la serra respectueusement.

Il allait sortir, quand la porte du couloir particulier reliant le cabinet de M. Bertin à ses appartements s'ouvrit.

Jeanne Bertin parut.

—Bonsoir, petit père, dit-elle en embrassant le banquier. Je viens te chercher. Maman te prie de monter dans les salons jeter ton coup d'œil de maître. As-tu fini ton travail?

—Je termine à l'instant, répondit M. Bertin en se levant.

Et, s'adressant de nouveau à son caissier qui, par politesse, n'était pas sorti quand la jeune fille était entrée:

—A ce soir donc, mon cher Jacques.... car vous serez des nôtres, j'espère?

—Ah! fit Jeanne saisie, M. Varlay est là?.... Excusez-moi.... mais, dans l'ombre de la porte, je ne vous ai pas aperçu.... en entrant......

Puis elle continua d'une voix un peu troublée par une émotion soudaine—due sans doute à la surprise—et que, malgré toute son habitude du monde, elle ne parvenait pas à dégager:

—Comme vous le demande mon père, monsieur Jacques...... nous aurons le plaisir de vous avoir.... ce soir, n'est-ce pas?

Elle eut en disant cela une intonation sérieuse si peu en harmonie avec la façon charmante dont elle avait parlé tout à l'heure à son père, que le banquier lui-même en parut étonné.

—Oui, mademoiselle, répondit lentement Jacques Varlay dont la voix trembla également, puisque madame votre mère et M. Bertin m'ont fait l'honneur de m'inviter.... je viendrai.... si toutefois la santé de ma mère me le permet.

—Elle vous le permettra.... J'en suis certaine!.... Amenez-nous Zézette!

—Je le regrette, mais nous ne pouvons laisser notre mère toute seule. L'un de nous doit constamment rester près d'elle. Zézette sera garde-malade ce soir jusqu'à mon retour.

J'aurais eu beaucoup de plaisir à la voir, cette mignonne.... Embrassez-la bien pour moi.

—Je ne l'oublierai point et vous remercie pour elle de ce témoignage d'affection.

Et saluant correctement, Jacques Varlay sortit.

Quand ils furent tous deux seuls M. Bertin prit les mains de sa fille et l'attirant sur ses genoux, il l'embrassa longuement sur le front.

—Grande enfant! lui dit-il, comme s'il la grondait doucement.—Tu y penses donc toujours?

—Oui.... toujours!

—Voyons.... il faut te raisonner, fillette! c'était bon quand tu étais petite fille, cette amourette, mais à présent tu es une femme.

—Eh bien, mon père, le cœur d'une femme, n'est-ce pas le même que celui de la petite fille.... seulement plus grand, plus fort?

—Sans doute.

—Pourquoi vouloir le transformer alors?

—Mais il s'illusionne; c'est aux parents à le corriger! Ce soir tu seras fiancée au marquis de Montgerbois. Voilà le côté sérieux de la vie.... Le reste n'en était que le rêve! Il est pénible, je le comprends, de chasser ce rêve qui te plaisait, mais la vie est ainsi faite, mignonne.... Tu n'y entres définitivement que ce soir! Allons, du courage, ma petite Jeanne, du courage!

—Oui, père, je tâcherai d'en avoir.... Je vous obéirai!.... Je serai forte!

Jeanne l'embrassa longuement de ces baisers significatifs qui font bien comprendre ce que le cœur veut dire.... Et cachant sa tête dans la poitrine de son père, n'y tenant plus, elle éclata en sanglots.

—Tu pleures, Jeanne? fit le banquier tout ému aussi.

—Ah! oui, là!.... Je t'ai dit que je serai forte.... je le serai.... ce soir!.... Mais à présent que je ne suis pas encore femme.... Je suis toujours ta fillette.... Jeanne, n'est-ce pas? Hé bien, j'ai le cœur gros.... laisse-moi pleurer dans tes bras, comme quand j'étais petite......

—Voyons, Jeanne......

—Non.... laisse-moi.... père.... j'ai besoin de pleurer! Toute seule dans ma chambre, je souffre trop!.... Tu connais mon secret, toi.... je t'ai toujours tout dit.... laisse-moi pleurer près de toi.... Puis après, je serai forte, tu verras!

—Mais! enfin, ce n'est plus raisonnable, ma fillette.

—Oh si!.... Il me semble, vois-tu, père, je ne peux pas mieux te dire.... que j'éprouve ce même chagrin qu'une mère qui voit descendre dans la fosse son petit enfant mort!....

—Ma Jeanne!....

—Le cruel, c'est de s'arracher de devant ce trou, dans lequel on jette déjà de la terre sur le petit cercueil!.... Le rêve que j'ai tant bercé depuis mon enfance.... tant caressé.... est mort! On jette de la terre sur la fosse où il repose!.... Je souffre!.... Ce moment est le plus cruel!.... Père, laisse-moi pleurer!....

Le banquier, tout en la raisonnant, la berçait sur ses genoux, essuyait ses yeux et se sentait gagné par son émotion.

Il la laissa bien pleurer et dégonfler son cœur.

—Allons viens, lui dit-il, quand sa crise de larmes fut un peu calmée, allons rejoindre ta mère.

Mais dans le couloir, une grosse voix se fit entendre furieuse.

—Prends garde, voilà ta mère! dit rapidement M. Bertin à Jeanne.... Remets-toi.

Jeanne quitta le bras de son père et alla s'asseoir dans un fauteuil, tournant le dos au jour pour qu'on ne puisse voir ses yeux rougis qu'elle venait de pleurer.

Mme Bertin entra brusquement, donnant le bras au marquis Gaston de Montgerbois.

—Eh bien, Claude, cria-t-elle au banquier, tu te fais joliment attendre. Heureusement que le marquis a bien voulu me tenir compagnie jusqu'ici. Ah ça! qu'est-ce que tu fais donc?

M. Bertin avait grand'peur des esclandres de sa femme; il lui répondit, cherchant à s'excuser:

—Je finissais la vérification de la journée, avec mon caissier.

—Encore ce petit Varlay avec toi? fit Mme Bertin de plus en plus en colère, c'est là ce qui t'empêchait de venir nous rejoindre, quand nous t'attendions, le marquis et moi?....... Tu es décidément bien enthousiasmé de ce garçon-là.

—Enthousiasmé....enthousiasmé, tu exagères! Mais Jacques Varlay est mon caissier principal....J'ai constamment affaire avec lui....C'est lui qui tient toute ma maison!

—Il la tient si bien qu'un beau jour il te l'emportera, ta caisse......Il s'en ira avec!

—Jacques Varlay voler ma caisse! Lui, l'honnêteté même....Lui qu'on a baptisé: Jacques l'Honneur!....Allons donc!....Qu'est ce qui peut te faire naître de pareilles idées sur lui?

—Je sais ce que je dis, n'est-ce pas?.... Il est pauvre....l'argent tente les plus vertueux!....Il lui en passe tellement par les mains qu'il lui en restera dans la poche.

—Allons donc! fit M. Bertin en haussant les épaules, Jacques Varlay n'a aucun motif pour me voler. Il est heureux de sa situation dans ma maison—qui lui permet de subvenir aux besoins de sa famille, de soigner sa vieille mère infirme, d'élever sa sœur. Il ne joue pas, ne met jamais les pieds dans un cercle. Sa seule ambition, c'est de pouvoir, avec ses économies et ce que je lui donne comme prime pour les affaires réussies, grossir la petite somme qu'il a en dépôt ici, et qu'il destine à la dot de Zézette.

—Bah! tout ça, c'est pour te jeter de la poudre aux yeux! Le fait est qu'il n'a pas le sou!.... Et quand un garçon n'a pas d'argent, vois-tu, je n'ai pas plus de confiance qu'il ne faut dans sa vertu.

—Je ne peux pas, cependant, prendre des employés chez les millionnaires!

—Non, mais tu aurais dû mettre ton fils à la caisse; c'était plus honorable et plus sûr....

—Maurice à la caisse!.... Oh! ça non, par exemple! Sa conduite [illegible]

[illegible]

porte qu'il occupe. Depuis je n'ai qu'à me louer de lui.... et je te prie de ne pas revenir sur ce chapitre.

—Enfin, nous verrons, nous verrons.... Qu'en pensez-vous, mon gendre?

—Moi, madame? je ne connais pas assez M. Varlay pour en parler. Seulement je sais qu'il y a beaucoup de coquins de par le monde qui ont des figures d'honnêtes gens.

—Vous avez raison, monsieur de Montgerbois, répliqua Jeanne qui jusque-là avait gardé le silence. Sous le masque de gens honnêtes il y a beaucoup de malfaiteurs.

Le marquis fit un léger haut-le-corps, comme s'il avait été atteint par la réplique de la jeune fille, mais il se remit bien vite.

—N'est-ce pas, mademoiselle? répondit-il avec un sourire et une aisance parfaite. On y est souvent trompé.

—Sans doute, continua-t-elle, mais ici ce n'est pas le cas. M. Varlay est le devoir et la droiture en personne, j'en suis sûre. Mon père l'a appelé—et jamais nom ne fut mieux appliqué—Jacques l'Honneur!......

—Mon Dieu! s'écria Mme Bertin en s'adressant à sa fille, comme tu prends la défense de ce monsieur! C'est à croire que tu y as intérêt!

—Quel intérêt, ma mère?

—Qui sait? Tu es peut-être encore amoureuse de lui, comme quand tu étais une gamine?

Jeanne se redressa, toute rougissante, sous cette parole, comme si elle avait été cinglée par un coup de fouet.

—Tu oublies, maman, dit-elle d'une voix sérieuse, que ce soir tu vas me fiancer au marquis de Montgerbois!

Il y eut un moment de froid, de malaise, que l'entrée de Baptistin dissipa heureusement.

Il présenta au banquier une carte sur un plateau d'argent.

M. Bertin la lut d'un coup d'œil.

—Antonin Castillac! s'écria-t-il. Il est là? qu'il entre!

Et tout heureux, il se porta au-devant du visiteur, les mains cordialement tendues.

—Mon cher ami.... entrez donc.... Vous êtes le bienvenu!.... Quel plaisir de vous voir!....

—Ce cher Bertin! Comment ça va? dit le nouvel arrivant d'une voix sonore et avec un accent gascon des plus prononcés. Voilà longtemps, mille dious! qu'on ne s'est vu!

Et il donna au banquier une telle poignée de main, qu'il lui en ébranla le bras et l'épaule.

Il entra et, apercevant Mme Bertin et sa fille:

—Té! s'écria-t-il joyeux, toute la famille. Bonjour, madame Bertin...... j'ai bien l'honneur de vous saluer...... Jeanne aussi.... Coquin de bon sort! Elle est devenue plus jolie, ma parole! Té! embrasse-moi, fillette!

Il lui fit deux baisers bruyants sur les joues.

—Depuis quand êtes-vous à Paris? lui demanda M. Bertin.

—Hé! de ce matin seulement.... Je suis arrivé hier à Bordeaux.... et à peine la *Belle-Sophie* était ancrée dans le port qu'on me dit à la Compagnie: "Commandant Castillac, vous allez vous rendre à Paris.... pour la liquidation de la maison Beaucon and Co., banquiers."—J'ai traité avec eux en Amérique pour le compte de notre Société Océanique!—Bref, il nous revenait une somme de huit cent mille francs que je viens de toucher. Je ne sais qu'en faire maintenant.

—Déposez-la dans une caisse jusqu'à ce que vous puissiez l'expédier à Bordeaux.

—Oh! ce n'est pas, continua le commandant, qu'elle fasse un gros volume. Elle est en billets de mille. Tenez, je l'ai sur moi tout entière. Voyez, personne ne s'en douterait.

—En effet, on ne s'en aperçoit pas du tout.

—Mais Paris n'est pas plus sûr qu'il ne faut, pour que je me promène à faire des courses avec ça dans mes poches. Malheureusement! il est un peu tard, toutes les caisses sont fermées à cette heure. Quant à laisser mon argent à l'hôtel, il n'y faut pas songer, d'autant plus que je n'ai pas mon nègre avec moi.

—Ah! le fidèle Bamboula....

—Je l'ai laissé à bord.... Il fait mes paquets et doit me rejoindre ici.

—Mais j'y pense, s'écria le banquier, pourquoi ne me confieriez vous pas votre argent?

—Vous me le garderez jusqu'à demain?

—Tant que vous voudrez.

Ça va vous causer du dérangement, mon cher ami.... Vos employés sont partis.

—Jacques doit être là, répondit le banquier en appuyant sur un des boutons de la batterie électrique adaptée à son bureau.

—Ah! M. Varlay, fit le commandant. Je serai content de lui serrer la main, à ce brave garçon, cap de Dieu!

Baptistin était entré et se tenait sur le pas de la porte, attendant les ordres de son maître.

—Regarde, lui dit le banquier, si M. Varlay est toujours à la caisse.... Tu le prieras de venir me parler.

Jacques Varlay s'y trouvait encore. Il avait avec Maurice Bertin, le fils du banquier, et le vicomte Adhémar de Champenbleu un entretien des plus animés.

—Mais enfin, lui disait Maurice Bertin, pourquoi refusez-vous de me donner ces trente mille francs qui me sont absolument nécessaires?.... Je vous signerai un billet.... Ma signature vaut bien trente mille francs, je suppose!

—Je ne refuse pas, répondit Jacques Varlay, de vous donner ces trente mille francs, pas plus que je ne conteste la valeur de votre signature; mais vous savez que M. Bertin m'a absolument défendu de rien vous donner sans qu'il ait lui-même visé le reçu....

—Oui.... je sais.... ceci est pour les affaires.... Mais, entre nous, là, à titre d'ami, mon cher Jacques, ne pouvez-vous me rendre ce service?

—Je le regrette. Je n'ai pas de fortune personnelle et....

—Sans doute.... Mais vous avez à votre disposition la caisse de mon père.... C'est tout simple. Votre responsabilité est à couvert. Vous me donnez ces trente mille francs, je vous fais un reçu.

—Il faut que M. Bertin le signe.

—Vous ne lui dites pas. Demain matin je vous les rends. Mon père, personne n'en saura rien.

—Pardon, ma feuille de caisse....

—Ne l'y consignez pas, puisque demain.... demain matin sans faute vous rentrerez dans votre avance.... Ça ne gêne personne, mon père ne pourra rien vous dire, et vous m'aurez rendu un immense service.

C'est impossible. Je ne puis disposer des fonds d'une caisse qu'on m'a confiée sans en faire part à qui elle appartient.

—Puisque c'est mon père!

—A plus forte raison.

—Mais il me faut cet argent, il me le faut à toute force!....

—Essayez d'attendrir encore une fois votre père.

—Il ne veut rien entendre, il ne comprend pas dans quelle situation terrible je me trouve. Si je n'ai pas cette somme tout de suite, je suis déshonoré, perdu! Voyons, mon cher, vous ne voudrez pas être cause d'un malheur, car sûrement il y en aura un!.... Je suis à bout, absolument poussé à l'extrême!.... Il me faut de l'argent.... Il me faut de l'argent!....

Il y eut un moment de silence pendant lequel Maurice Bertin, en proie à une agitation fébrile, marchait nerveusement dans le bureau!

Le vicomte roulait une nouvelle cigarette. Jacques Varlay, après avoir remis dans un rayon le grand livre sur lequel il écrivait [illegible] des deux jeunes gens, se disposait à se retirer.

Il rencontra sur la porte Baptistin qui lui fit part de la commission dont M. Bertin venait de le charger.

—Votre père me fait appeler, dit Jacques Varlay à Maurice, peut-être, est-ce pour cela.

Et il suivit le vieux domestique.

—C'est un bien honnête garçon! fit le vicomte entre deux bouffées de cigarette! Il est unique!....On devrait le couler en bronze et mettre une reproduction de son buste sur toutes les cheminées des maisons de banque avec cette inscription: "Imitez le!"

—Tu plaisantes, toi!.... Je suis aux abois et cet imbécile de Varlay! Qu'est-ce que ça lui fait de m'avancer ça jusqu'à demain?

—Dame! C'est épineux.... [illegible]

[illegible]

vous rendez un [illegible] service.... Mais je [illegible]

—[illegible]

—Pouvez-vous, monsieur Varlay, lui dit le banquier, recevoir un dépôt de huit cent mille francs pour vingt-quatre heures?

—Si vous le désirez.... je n'ai qu'à passer la somme à la date de demain.... pour régulariser mes livres fermés ce soir.

—Parfait, fit le commandant, voilà les billets, mon ami.

—Cent mille, mon ami, lui dit le banquier, je vais les réunir en un seul paquet, sous bande cachetée.

—Ils sont épinglés? Je viens de les vérifier au moment même en les prenant à la banque Beaucon. C'est moi-même qui les ai épinglés tels qu'ils sont.

Le banquier prit les billets, les serra dans une bande de papier, sur laquelle il apposa un cachet de cire.

Puis tendant le paquet à Jacques Varlay:

—Voilà, mon ami. Enfermez-le dans votre coffre et délivrez un reçu à M Castillac.

Jacques Varlay se retira.

—Hé bien? lui demanda Maurice quand il parut à la porte de son bureau.

—Il n'a pas été question de vous, répondit le caissier en déposant ces précieux fardeaux dans un rayon du grand coffre dont il referma aussitôt la porte à secret. Puis il se mit à écrire le reçu.

Maurice Bertin dans un mouvement de curiosité se pencha vers lui et lut par-dessus son épaule ce qu'il écrivait:

—Huit cent mille francs! s'écria-t-il. Mon père vient d'encaisser huit cent mille francs et il me refuse une bagatelle de trente mille francs. C'est honteux, une telle ladrerie!

—C'est un simple dépôt, fit observer Jacques Varlay.

—Jusqu'à quelle date?

—Demain.

—Eh bien! vous pouvez, pour ce soir, m'avancer la somme en la prenant sur ce dépôt.

—Non, je vous l'ai dit.... Cela m'est tout à fait impossible.... je ne peux rien distraire de ma caisse.... C'est une chose que je ne ferai jamais.

—Ah! tant pis, s'écria Maurice Bertin furieux. On n'est pas aussi simple que ça!.... Vos scrupules sont absolument ridicules, cher monsieur.... Puisque vous ne voulez pas me rendre service.... je me tournerai d'un autre côté!.... Il me faut de l'argent ce soir.... J'en aurai.... coûte que coûte! Dût-il arriver un malheur!....

Et il sortit, battant la porte violemment.

—Bon! s'écria le vicomte de Champenbleu.... il va faire encore quelque sottise.

—Ce sera regrettable.... Mais avouez que je n'y suis pour rien.

—Sans doute.... Ah! fit-il en manière de péroraison, les parents sont parfois bien coupables.

Et vivement il se précipita sur les pas de son ami.

Derrière lui, Jacques Varlay quitta le bureau pour entrer dans le cabinet de M. Bertin et présenta au banquier le reçu du dépôt de M. Castillac.

—Mais à propos, dit M. Bertin à sa femme, quand Varlay fut sorti et tout en remettant au commandant son reçu qu'il venait de signer, nous n'invitons pas M. Castillac!—Mon cher ami, continua le banquier en parlant au marin, la date est un peu prochaine, mais l'invitation n'en est que plus cordiale, vous le savez de reste.... Voulez-vous nous faire l'honneur de nous consacrer votre soirée? Nous fêtons ce soir les fiançailles de Jeanne, et voici notre futur gendre que je vous présente.

—Ah! monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Le marquis Gaston de Montgerbois, acheva Mme Bertin avec emphase en faisant sonner bien haut le titre du marquis.

—Montgerbois, s'était écrié le commandant avec joie; million de sabords! j'ai beaucoup connu un, dans le temps, de marquis de Montgerbois. Nous étions amis intimes.

—Vraiment? fit le marquis étonné.

—C'est un de vos parents, sans doute?

—C'est mon père....

—Ah! très bien. Vous êtes alors ce petit gamin que mon bon ami Montgerbois amenait sur mon bateau, pour jouer au marin?

—Mon père, en effet, me menait bien souvent sur les navires qu'il chargeait. Mais alors j'étais si enfant qu'il ne m'en reste aucun souvenir particulier dans la mémoire.

—Dans la mémoire, c'est possible, dit en riant le commandant, mais vous devez avoir gardé cependant sur la tête un souvenir bien marqué de mon navire.

—Je ne sais lequel, en vérité.

—Vous allez vous rappeler de suite.... A cette époque, je commandais le *Saint-Emilion*. Vous étiez enragé pour grimper après mes cordages, faire le mousse.... Votre père qui avait peur,—non sans raison,—vous le défendait. Un jour vous avez désobéi, et naturellement, vous êtes tombé sur un palan qui vous a fait à la tête une blessure assez grave. Vous devez avoir certainement conservé une cicatrice.

—En effet, je me souviens, j'ai été bien malade.... Mais le temps a fait disparaître toute trace et je n'ai rien gardé de cette chute que le souvenir de la frayeur qu'eut mon père quand il me ramena tout sanglant.

—Vous étiez à cette époque un beau baby tout blond.

—Je suis devenu blond roux, plus tard, de la couleur de ma mère, une Anglaise.

—Vous aviez des yeux bleus comme la mer.

—Vous avez eu les yeux bleus, vous? s'écria Mme Bertin stupéfaite.... Et ils sont devenus aussi noirs maintenant?

—On change avec l'âge, répondit le marquis.

—C'est étonnant, n'est-ce pas, commandant?

—C'est étonnant, cap de dieu! étonnant comme vous avez changé!....

—Mais, dit en riant le banquier, que M. de Montgerbois ait eu les yeux bleus, étant enfant, et qu'il les ait noirs à présent, cela n'empêchera pas le commandant d'assister à ses fiançailles, je suppose?

—En effet, dit le marquis, nous referons connaissance......

Le commandant de la *Belle Sophie* remercia M. Bertin et se retira.

—A ce soir......avec le plus grand plaisir......J'ai bien l'honneur de vous saluer......

La famille du banquier et son futur gendre allèrent voir les derniers préparatifs de la fête et Jeanne qui avait regagné sa chambre se remit aux mains de ses habilleuses et de son coiffeur.

—Etrange, cet homme! Bizarre ce changement! disait à part lui le commandant Castillac. Bizarre! bizarre!

V

JACQUES VARLAY.

Nous sommes en ce moment en pleine fête.

Pendant que dans les autres salons on dansait, le commandant Castillac avait entraîné M. Bertin dans un coin du fumoir, un peu à l'écart pour mieux causer affaires.

—Savez-vous, disait le commandant, que ma Compagnie, "la Société océanique" de Bordeaux, est maintenant décidée à fonder une succursale à Paris?

—Oui, et c'est vous qui êtes chargé de cette opération.

—La seule difficulté que nous ayons rencontrée, c'est le directeur.... l'homme vraiment capable de mener à bien cette fondation.... Les gens [illegible] chiffres, les employés ne manquent pas, bon dious! [illegible] à Paris, comme à Bordeaux, comme partout; c'est la tête qui manque, c'est le directeur.

—C'est, en effet, la clef de voûte de tout l'édifice.

—Eh bien, cet oiseau rare...... ce phénix.... je l'ai trouvé.

—Ah! tant mieux.... je vous félicite.... Je sais par moi-même combien c'est difficile......

—Je l'ai trouvé, alors c'est comme si je ne savais pas qu'il existe. Je ne peux [illegible]

[illegible]

[illegible] la responsabilité de cette fondation importante. Mais il est chez vous, je ne peux pas [illegible] vous l'enlever. Ah! il serait chez un autre...... Mais chez vous......

—Du tout, mon cher ami. Essayez, au contraire.... faites-lui les propositions de votre société.... Je vous y autorise.

—Non, je ne peux pas.

—Je vous y engage même. Nous verrons comment il les recevra.... Je suis vraiment curieux de connaître sa réponse.... J'avoue maintenant que s'il me quittait, j'en aurais de la peine. Je suis très attaché à ce garçon, que j'ai pour ainsi dire élevé moi-même et qui est regardé ici comme un fils, plutôt que comme un employé ordinaire. Ce serait de l'ingratitude de sa part, mais je vous en prie, tentez l'expérience.

—Il refusera, dans ce cas.... Je le connais trop, ce brave cœur.

—Qui sait? Essayez toujours. Vous me direz sa réponse.

Le banquier quitta son ami pour se porter au devant de nouveaux arrivants.

Le commandant Castillac se mit à la recherche de Jacques Varlay.

Il ne tarda pas à le découvrir dans le petit salon où Mme Bertin tenait sa cour.

Jacques Varlay venait prendre congé et allait se retirer.

—Vous partez déjà, monsieur Varlay, lui dit Jeanne.

—Ma mère me réclame, mademoiselle. Ma jeune sœur veille en attendant mon retour.

—La mignonne Zézette!......

—Avant de me retirer, permettez-moi de vous présenter tous les souhaits de bonheur que mon cœur vous désire.

—Merci, monsieur, répondit Jeanne en proie à une émotion qu'elle cherchait de toutes ses forces à cacher aux yeux des étrangers et surtout à ceux de sa mère.

Le commandant Castillac saisit Jacques au passage comme il quittait le salon.

—Hé bé! mon cher ami, lui dit-il, la figure réjouie.... enfin je vous attrape!...... Toute la soirée vous avez été occupé près des dames.....c'est très bien, cap de dious!.... Je comprends ça, mais maintenant c'est un peu le tour des amis...... Tenez, voilà un cigare, un havane authentique...... Nous allons causer, si vous voulez, tant qu'il brûlera.

Et le pétulant méridional entraîna le jeune homme avec lui.

Cependant, Mme Bertin n'avait pas manqué de s'apercevoir de l'émotion de sa fille.

Dans la haine qu'elle nourrissait contre le caissier de son mari, elle ne tarda pas à lui imputer le trouble de sa fille. Mme Bertin, cette fois, ne se trompait pas de beaucoup.

Aussi, oubliant tout à coup le bon ton, les belles manières qu'elle cherchait à avoir—pour se mettre au niveau de ses invités—elle reprit sa voix commune et avec son accent bourru de paysanne qui gourmande son enfant, elle dit à Jeanne:

—Qu'est-ce que tu as encore?

—Moi, mère, que veux-tu que j'aie?

—Alors, pourquoi es-tu comme ça, triste, troublée, nerveuse?

—Mais non, mère, je suis comme tous les jours. Je n'ai rien, absolument rien, je t'assure. La meilleure preuve, c'est que j'ai promis au docteur Molongeot une contredanse, le voici.... Je vais tenir mes engagements.

Le docteur s'approchait de Mme Bertin.

—Ah! vous venez me prendre, docteur, lui dit vivement la jeune fille.

—Te prendre.... pourquoi? répondit avec étonnement le vieux docteur.

—Oh quelle mémoire! s'écria Jeanne.... Mais pour le tour des salons que je vous ai promis?....

—Tu m'as promis un tour des salons?

—Mais oui.... pour remplacer une danse.... puisque vous ne dansez pas....

Et se levant, la jeune fille passa son bras sous celui du docteur, un peu ahuri.

—Voyez, je tiens à remplir mes engagements, lui dit-elle avec un sourire triste.

Le docteur se laissa conduire.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, protégé par un bouquet de plantes exotiques et de palmiers à larges feuilles, se trouvait une sorte de délicieux petit réduit isolé presque complètement du reste du salon.

Le réduit était libre.

Jeanne fit asseoir le docteur sur une causeuse indienne recouverte de palmes, qu'embrassaient les feuilles d'un vaste palmier.

—Que signifie, Jeanne, demanda le docteur.... que veux-tu me dire?

—Rien.

—Es-tu malade? De quoi souffres-tu?

—Non, je n'ai rien! Rien! répondit-elle.

Mais son cœur trop oppressé se dégonfla tout à coup en gros sanglots.

—Bon! fit le vieux docteur.... Je vois ce que c'est.... Ça vient du cœur.... La petite tête est malade!.... Allons, pleure.... pleure, mon enfant, les larmes sont encore, pour ce mal, le meilleur remède que je connaisse!

—Le commandant, de son côté, avait entraîné Jacques Varlay dans un angle du fumoir.

—Vous savez que la Compagnie, dont je suis un des membres les plus écoutés, a le dessein de fonder à Paris une succursale pour centraliser les opérations. Elle vous propose le poste de directeur général.

—Grand merci, mais je ne puis accepter.

—Nous vous offrons des appointements exceptionnellement brillants.

—Merci encore, je vous l'ai dit, je ne puis accepter.

—Pourquoi?

—C'est chez moi une question de cœur.... M. Bertin est âgé, il s'en remet sur moi du soin de ses affaires. Il m'a fait entendre que je lui étais à peu près indispensable, je ne puis le quitter sans faire preuve d'une ingratitude que tout le monde trouverait, à raison, indigne.

—Songez aux avantages que vous retireriez de votre nouvelle position, pour votre mère et votre sœur.

—Sans doute.... Mais je me rappelle aussi qu'après notre ruine, à la mort subite de mon père, M. Bertin me prit tout jeune dans ses bureaux, qu'il fit lui-même mon éducation commerciale et,—bien que je ne lui rendisse aucun service,—il eut la bonté de me donner de suite des appointements assez élevés pour me permettre de pourvoir aux besoins de ma famille. Ce sont là, commandant, des choses qu'on ne peut oublier. Et maintenant, malgré mon jeune âge, il m'a confié sa caisse et la direction de toute la banque.... Ne fût-ce que la reconnaissance que je lui dois, cela seul m'empêcherait d'accepter.

—Mais votre mère,.... votre sœur....

—Elles penseraient comme moi.... Ma mère,—cette sainte femme!—me dirait: M. Bertin t'a pris quand nous étions dans la dernière des pauvretés, tu ne dois pas le quitter aujourd'hui parce qu'on t'offre une position meilleure. M. Bertin s'est conduit envers toi comme un excellent père; on te fournit l'occasion de lui montrer ta reconnaissance, tu dois te conduire envers lui comme un bon fils. Voilà ce que me dirait ma mère. Mais si je ne puis accepter vos offres, je suis très honoré de ce que vous ayez pensé à moi et vous en remercie sincèrement.

Tant que Jacques Varlay avait parlé, le commandant l'avait écouté, en le regardant bien dans les yeux. Il lui prit alors les mains et les secoua fortement:

—Coquin de bon sort! s'écria-t-il de sa bonne grosse voix, faisant rouler les jurons qu'il réservait pour quand il était content. Mille Millions de tous les tonnerres!.... Je vous savais déjà un garçon remarquable par l'intelligence. Maintenant, je vois que vous êtes aussi un cœur exceptionnel. Laissez-moi vous serrer la main, mille Dious! Ça fait plaisir de rencontrer un brave garçon comme vous.... tonnerre de sabord!

—Votre affection pour moi vous fait exagérer mon mérite, dit Jacques Varlay, [illegible]

—Non, je vois juste.... et je vois clair dans le jeu. Tenez, mille dious, si ce [illegible]

[illegible]

—Mlle Jeanne, s'écria le jeune homme [illegible]

[illegible]

donné en voyant celui-là. C'est à croire, ma parole, que ce n'est pas le même.

—Le marquis, cependant, pour avoir été agréé par M. Bertin, doit avoir certainement des qualités.

—Bah! être une personne de qualité ne veut pas dire qu'on doit en avoir.... des qualités!.......

—Tenez, le voici justement qui vient vers nous.......

Le marquis, en effet, donnant le bras à miss Ketty,—la jeune fille que nous avons déjà vue si rieuse, si excentrique dans le petit salon que présidait Mme Bertin,—s'approcha de M. Castillac.

—Cher commandant, lui dit-il, je ne vous avais pas encore présenté ma sœur.

—Vous avez une sœur? s'écria Castillac, en montrant le plus grand étonnement.

—Mais oui, miss Ketty.

—Ah!

—Que voyez-vous de si surprenant à ce que j'aie une sœur? demanda le marquis en riant hautement, d'un air absolument feint.

—Je vous demande pardon si je suis surpris, mais jamais votre père, si intime qu'il ait été avec moi, ne m'a dit qu'il avait aussi une fille.

—C'est que je vous avouerai.... mon père avait concentré toute son affection sur moi....

—Et il avait repoussé sa fille? C'est étrange! Lui qui était si bon, qui aimait tant les enfants!

—Malheureusement la raison de cette aversion pour Ketty avait une certaine excuse. Ma sœur, en venant au monde, causa la mort de ma mère.... Mon père adorait sa femme, et malgré lui il garda toujours rancune à Ketty.... Pour écarter de ses yeux celle qui lui rappelait si cruellement l'absente, et pour ne pas se charger de l'éducation d'une fillette—qu'il craignait de ne pas savoir diriger—il plaça ma sœur dans une maison d'éducation. Ketty y est restée jusqu'à ces derniers temps. Je l'en ai fait sortir pour l'emmener avec moi en France.

—Ah! très bien, fit le commandant. Maintenant que je ne suis plus étonné de votre naissance, j'ai bien l'honneur de vous saluer!......

—Vous n'allez pas trouver, commandant, ajouta le marquis, que ma sœur ressemble peu, comme moi, à l'enfant que vous avez connu autrefois.

—Certes, non......Je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'elle est une fort jolie personne.

—Ah! fit la jeune fille, puisque vous êtes bien disposé envers moi, j'en profite pour faire de suite plus ample connaissance. Voulez-vous me donner le bras, commandant......J'ai besoin de marcher un peu, de respirer la fraîcheur.

—Avec le plus grand plaisir, mademoiselle, répondit Castillac en lui présentant son bras. Puis, se tournant vers Jacques Varlay et lui tendant la main:

—Au revoir mon cher ami.... à demain.... Je viendrai dans la matinée retirer mon dépôt.

Gaston de Montgerbois arrêta Jacques Varlay au passage:

—J'ai un petit mot à vous dire à l'oreille, mon cher monsieur Varlay, lui dit-il. Est-ce vrai ce qu'on vient de m'apprendre?.... Vous avez refusé de donner de l'argent à mon beau-frère Maurice.... et récusé sa signature?

—Pardon, de ceci la moitié seule est vraie. J'ai refusé de donner à M. Maurice les trente mille francs qu'il me demandait parce que j'ai des ordres pour ne plus rien lui verser.... Quant à sa signature elle n'est valable,—pour ma caisse,—que si elle est contresignée par M. Bertin.

—Ah! c'est différent, c'est bien différent de ce qu'on m'avait dit! Mais voyons, vous auriez pu lui rendre ce petit service jusqu'à demain matin.

—Comment cela? Je n'ai moi-même pas de fortune pour lui avancer une pareille somme?

—Sans doute, mais sur le dépôt des huit cent mille francs du commandant.... car, vous l'avez conservé dans votre caisse, ce dépôt?

—Parfaitement! Mais un dépôt est doublement sacré.... je n'ai pas à y toucher.... pas plus qu'au reste....

—Cependant, si vous vouliez?.... vous pourriez,—même maintenant,—lui donner cette somme.... Vous pouvez ouvrir la caisse tout de suite, n'est-ce pas?

—Assurément, j'ai toujours la clef du coffre sur moi,—répondit Jacques Varlay en frappant machinalement un léger coup avec son doigt sur une des poches de son gilet.

—En effet? répondit en riant le marquis de Montgerbois, la clef du coffre et le caissier, comme le sabre et le soldat, ne se séparent jamais! Alors, qui vous empêche de lui rendre ce service?

—C'est impossible, je vous l'ai dit.... Je ne puis toucher à ma caisse.

—Mais, voyons, mon cher ami.... Excusez-moi....

Le marquis entraîna Jacques Varlay dans l'embrasure d'une fenêtre et fit retomber sur eux deux le rideau.

Là,—bien à l'abri des yeux indiscrets des autres invités,—il lui parla à demi-voix, tout près de l'oreille, comme s'il voulait le persuader davantage.

Pour le retenir plus près de lui, il l'avait saisi par l'un des boutons de son gilet.

—Vous n'avez rien à craindre.... Il vous le rendra demain matin, je m'en rends responsable.

Le jeune caissier restait inébranlable.

—Même avec ma garantie, lui demanda le marquis, vous refusez?

—Si elle n'est pas visée par M. Bertin je n'en puis tenir compte.

—Ah! vous êtes un caissier de bronze, le vicomte a raison!.... Mais tout en plaignant mon beau-frère, je ne puis que louer votre rectitude.

Le marquis, l'air mécontent, quitta Jacques Varlay et rentra dans les salons où commençait une nouvelle danse, tandis que le caissier se dirigeait vers la porte.

En passant au milieu des tables de jeu, il entendit une voix qui disait:

—Faut-il que j'aie peu de veine! Encore perdu......

—Mais c'est la voix de Maurice Bertin, se dit Jacques Varlay, vivement intrigué.

Il s'approcha du groupe qui enfermait les joueurs.

Il ne s'était pas trompé. Maurice Bertin était en effet là, devant le tapis vert, des cartes en main.

—Comment? pensa Jacques Varlay, tout à l'heure il se plaignait de n'avoir pas d'argent, et maintenant il joue!

—Perdu, toujours perdu, s'écria Maurice Bertin en jetant furieusement ses cartes sur la table. Je n'ai pas la main. Voilà quinze mille francs que je perds coup sur coup.

—Perdus sur parole alors, pensa le caissier.

—Tenez, voilà quinze mille francs, dit Maurice Bertin, en tendant à son partenaire une liasse de billets de banque.

—Il paie! fit Jacques au comble de l'étonnement, il paie! Il a donc pu trouver de l'argent?

Il fut pris soudain par l'inquiétude, se rappelant la scène de tout à l'heure, les paroles de Maurice:—Il me faut de l'argent, coûte que coûte, dût-il arriver un malheur!

Une appréhension le saisit:

Le fils du banquier connaissait, en effet, le secret qui ouvrait la caisse.... Jacques Varlay redouta un vol....

Et sans plus s'arrêter près des joueurs, il quitta la fête.

C'est peu après cela que nous l'avons vu au commencement de notre récit pénétrer dans les bureaux de la banque Bertin où, près de la caisse, veillaient le vieux Baptistin et son fidèle compagnon, le caniche Bibi.

C'est vers ce moment, tandis que la fête est dans toute sa splendeur dans les salons réservés à la danse, que dans ces mêmes bureaux le drame terrible se déroule, et que le mystère émouvant de ce crime célèbre commence si tragiquement.

Bibi cependant n'a pas encore fait entendre ce long hurlement qui a rempli d'effroi tout l'hôtel Bertin.

Tout est joyeux dans les salons. Nul pressentiment de malheur ne vient troubler l'éclat de la fête.

Le vieux docteur Molongeot a calmé Jeanne et l'a ramenée près de sa mère qui préside toujours—plus rayonnante encore d'orgueil—son petit cénacle, la petite cour des flatteurs de ses sacs d'écus.

Le commandant vient de gagner au [illegible] aux cartes et— [illegible] Bertin se retira [illegible] de lui faire [illegible]

Le marquis, [illegible] avec Jeanne, s'est élancé dans le tourbillon d'une enivrante valse [illegible]

La valse [illegible] va,—continuait [illegible] un rythme [illegible] quand le chien, [illegible]